

Sylvain Prudhomme

6^e lauréat du Prix littéraire de la Porte Dorée

Sylvain Prudhomme



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3204>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3204

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 190-191

ISBN : 978-2-919040-31-5

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Sylvain Prudhomme, « Sylvain Prudhomme », *Hommes & migrations* [En ligne], 1310 | 2015, mis en ligne le 17 décembre 2015, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3204>

PRIX LITTÉRAIRE

SYLVAIN PRUDHOMME

6^E LAURÉAT DU PRIX LITTÉRAIRE DE LA PORTE DORÉE

Le 3 juin dernier, le prix littéraire de la Porte Dorée a été décerné à Sylvain Prudhomme pour son roman *Les Grands* (L'Arbalète/Gallimard, 2014). Il a évoqué l'immigration "à hauteur d'hommes et de femmes", ce qui change tout. Voici ses mots lors de la cérémonie.



Ce prix m'honore et me touche. Ce lieu, le Palais de la Porte Dorée, m'est cher. Je me reconnais dans le message qu'il porte : l'affirmation, éminemment politique, de la richesse d'un héritage venu pendant des siècles des quatre horizons.

Mon grand-père était italien, ma mère est née à Oran, et je dois pouvoir aller chercher du côté de mon père – cela m'arrangerait, vu le sujet de mon livre – quelques origines portugaises.

L'immigration, l'exil, je serais tenté de les voir comme des avant-postes de ce que l'existence humaine peut avoir à affronter de plus vertigineux et de plus fécond : l'inconfort, la confrontation

quotidienne avec l'altérité, la nécessité chaque jour renouvelée de l'adaptation, de l'audace, de la débrouillardise, de l'imagination, de l'humour. Destins qui me paraissent toujours incroyables de vécu, d'expérience de la vie, si ce mot veut dire quelque chose.

Quand je regarde nos livres à tous – car plusieurs de ceux qui figuraient dans la sélection me sont des livres proches, profondément amis –, une chose me frappe : aucun de nous je pense ne s'est dit "Je vais faire un livre sur l'immigration", "Je vais écrire un livre sur l'exil". Nous avons chacun suivi des trajectoires d'hommes et de femmes. Nous avons essayé de raconter les vies de gens qui au fond rencontraient les mêmes événements que nous tous – l'amour, la mort, les chamboulements de l'histoire, le désir, les enthousiasmes, les déceptions, les regrets – avec une urgence

et une acuité peut-être accrues seulement par l'éloignement de leur pays.

Dès lors qu'on envisage l'immigration sous ce jour, à hauteur d'hommes et de femmes, en se mettant à la place de ceux qui la vivent, les choses sont forcément différentes : il n'est tout simplement plus possible, je crois, de prendre certaines décisions inhumaines, de perpétuer certaines politiques indignes.

La première violence, avant toutes les autres, qu'on fait chaque jour aux migrants, c'est sans doute de vouloir à tout prix expliquer leur départ, presque toujours à partir de déterminations économiques ou politiques. Un ami qui travaille sur ces questions depuis des années, Julien Brachet, me racontait les nombreux entretiens qu'il avait menés dans le nord du Niger avec des migrants en plein voyage. Hormis quelques cas d'urgence extrême, qui existent bien sûr, les motivations qui revenaient étaient au fond toutes simples, aussi vieilles que le monde : espoir de trouver un bon travail, besoin de s'arracher aux contraintes familiales, envie de prendre un peu l'air, de rompre les amarres, d'aller voir ailleurs, d'arpenter un peu ce monde toute la journée montré à la télévision et pourtant bizarrement défendu, confisqué. De ce côté-ci de la Méditerranée, cela s'appelle tout simplement aller découvrir la vie, grandir. Qu'est-ce qui fait qu'on part ? Qu'est-ce qui fait qu'on reste pendant des années loin de chez soi ? Ce sont des mystères plus grands qu'aucun formulaire de demande d'asile ou de régularisation ne pourra jamais le dire.

Je me sentirai toujours du côté de ceux qui s'arrachent à eux-mêmes, que la vie

déplace et bringuebale, avec leur assentiment ou malgré eux. Et l'intensité aussi, je crois, sera toujours de leur côté.

Je voudrais remercier les membres du jury, remercier aussi plusieurs personnes qui sont ici ce soir :

– mon éditeur – Thomas Simonnet – à qui je ne finirai jamais de dire combien je suis heureux de faire partie de cette belle aventure qu'est l'Arbalète;

– Elisabeth Lesne, qui a fondé ce prix et s'est très tôt attachée à ce livre, l'a défendu avec générosité ;

– les classes de lycéens qui avec leurs professeurs ont lu nos livres, et avec qui pour certains j'ai eu le plaisir d'échanger la semaine dernière ;

– et puis quelqu'un à qui je dois vraiment d'être devant ce micro, puisque, s'il y a bien dans le livre un personnage qui incarne cette question de l'exil, c'est celui de Malan : Malan Mané qui fut autrefois en Guinée-Bissau le grand chanteur du Super Mama Djombo, Malan dont j'ai écouté pendant des années la voix merveilleuse avant d'apprendre qu'il vivait là, en France, tout près d'ici, et de le rencontrer. On passe pendant l'écriture d'un livre par de nombreuses phases, plus ou moins enthousiastes, plus ou moins "down", à parfois se demander si on n'est pas en train de s'égarer. Je me rappelle que s'il y eut bien un moment où je me disais "quand même, ça vaut le coup d'écrire ça", c'était à propos des pages qui parlaient de Malan.

Merci du fond du cœur, grand Malan, merci à tous.

Sylvain Prudhomme